

collées sur la muraille, suivaient, sourcils froncés, la progression des blancs ; à Cronstadt, consommant leurs dernières réserves de pétrole, les torpilleurs rouges affrontaient une escadre anglaise ; à Smolny et à Moscou — dans le petit palais du comte Mirbach — la III^e Internationale nouait patiemment les fils encore incertains de son organisation, pensait au prolétariat allemand, au prolétariat anglais, au prolétariat français, imprimait ses tracts, mandatait ses militants. De toutes les campagnes du Nord, des pauvres gens s'en venaient, qui à pied, qui en carriole, qui s'entassant sur des chalands et — veinards, ceux-là ! — dans les trains, vers Pétrograd, pour le défendre... ; le train de Trotski, avec ses cartes, ses machines à écrire, son imprimerie, ses téléphones, roulait d'un front à l'autre, cerné ici par les cosaques blancs, survenant là au commencement d'une déroutée, à la minute précise où il fallait arriver pour empêcher l'irréparable...

De quoi vivait-on ? Aux ouvriers, aux combattants, la Commune donnait 3/4 de livre de pain noir par jour. Quand l'armée rouge eut sa livre et demie assurée, ce fut une véritable victoire sur la faim. Dans les réfectoires communaux, des ouvriers, cartouche à la ceinture, attendaient en longues files, leur gamelle de maigre soupe aux choux. On buvait du café d'avoine brûlée, du thé fait avec des rognures de carottes séchées. On s'ensanguantait les gencives à ronger le hareng sec imprégné de sel — un par mobilisé et par jour. Le ci-devant bourgeois, lui, n'en recevait pas tant ! Mais il filait dans la rue, hargneux, l'œil fureteur derrière le cristal du pince-nez en or, le dos courbé sous un précieux sac de pommes de terre, acheté au spéculateur paysan.

Partout des mitrailleuses. Partout des Comités, où, dans la fumée des cigarettes et le tac-tac des machines à écrire, on mobilisait et on enrôlait. Des fusils s'alignaient contre les trumeaux. Un soldat relevé de faction dormait tout botté sur le canapé de ce qui avait été le salon d'un grand-duc. Quelqu'un, les coudes, sur la table devant un verre de thé, lisait le « *Manifeste Communiste* ». Une voix disait au téléphone : « Gatchina est perdue. Toula est menacée... »

...A huit heures, les rues étaient mortes. Défense de sortir sans permis spécial. Aux portes des maisons, les gens veillaient à tour de rôle. On n'entendait que le pas des patrouilles. Au petit jour, soldats et communistes, exténués, grelottants, rentraient par groupes, las et joyeux. — Les visages de ce temps-là étaient émaciés, durs, tôt couverts de rides ; ou terreux, bouffis, — tous marqués du sceau de la faim.

On fouillait les maisons. Dans l'ancienne demeure riche, on dévisageait l'homme inconnu avec défiance. Car l'ennemi aussi, était partout.

Et Pétrograd allait tomber. Le front décrivait autour de la ville, à 10-12-15 kilomètres, un large demi-cercle allant de l'ouest au sud. Gatchina, Tsarkoé-Selo, Sergueievo même, étaient perdus. Youdénitch télégraphiait à Reval : « J'entrerai après-demain. » Mais le train de Trotski arrivait. Et c'est ici, du 21 au 23 octobre, dans ces pluvieuses journées de canonnade, dans ces nuits déchirées par les éclairs du canon, que se situe, pour moi, le prodige.

Tout à coup, en quelques heures, la ville morne, la ville perdue qui paraissait n'avoir plus une goutte de sang, plus une étincelle d'énergie à donner, se ranimait. Des corvées d'habitants surgissaient dans les rues. Hommes, femmes, enfants, mobilisés par les Comités domiciliaires, se mettaient à transporter des bûches, à tendre

des fils de fer, à creuser des tranchées dans les squares, à fortifier des coins de rues, dresser des embuscades dans des boutiques fermées. Des canons dardaient leurs gueules au ras du pavé, dans les artères centrales. D'énormes pièces de turbines démontées servaient de blindage à des nids de mitrailleuses improvisés sur les places. Des réverbères aux monuments et des monuments aux fenêtres des États-Majors de secteurs, les fils téléphoniques tendaient leurs réseaux. A proximité de chaque barricade, communistes et soldats appelés du front polonais bivouaquaient. En quelques heures, la ville hérissée de barricades, crenelée, remplie de canons, la ville sans pain n'était plus qu'un immense traquenard. Dans un cabinet de l'*Ispolkom* (1), à Smolny, Trotski, infatigable, rigoureusement correct dans sa tenue quels que fussent l'heure et l'effort, attentif et méthodique dans tous ses gestes, suivait minute à minute le formidable corps à corps de la révolution et de la mort. Le 22 octobre, il signait l'ordre de contre-attaquer.

Les historiens de l'avenir nous expliqueront peut-être par quel prodigieux synchronisme en l'espace de cinq ou six jours, aux confins du plus vaste pays de l'Europe, sur trois points différents, devant Tomsk, en Sibérie, au Nord d'Orel, en Russie Centrale, à Poulkovo, sous Pétrograd, trois armées victorieuses, en plein élan, trois armées soutenues matériellement et moralement par toutes les « grandes puissances civilisées » eurent soudainement les reins cassés... Le revirement fut instantané. Battu sous Tomsk, Koltchak ne devait plus cesser de reculer jusqu'au jour où les Alliés le livrèrent aux insurgés. Battu sous Orel, Dénikine, de chute en chute, allait rouler jusqu'à l'effroyable débâcle de Novorossiisk. Défait sous Pétrograd, Youdénitch allait faire interner son armée en Esthonie.

Il y avait dans ce revirement total quelque chose de surprenant, de bouleversant. Mais, lors même que nous employons ce mot pour traduire une impression extraordinairement forte, nous savons qu'il ne se produit pas, dans l'histoire, de miracles. L'accumulation de facteurs imperceptibles au premier abord, — la brusque convergence d'une foule de causes agissant dans le même sens — détermine de tels événements décisifs. Cette soudaine victoire était l'œuvre de l'armée rouge, des bataillons ouvriers, du parti communiste, de toutes les énergies d'une classe, galvanisées par l'élite révolutionnaire qui les a auparavant organisées, dirigées, élevées à la conscience des buts les plus élevés : obligation et sanctification du travail, abolition de l'exploitation, organisation intelligente de la production, organisation équitable de la répartition, libération de la femme, libération de l'enfant, labeur collectif, Internationale.

« Nous sommes, me disait un vieux forçat révolutionnaire, Commissaire aux Armées, mort par la suite, — la plus grande puissance morale du monde... » Cette affirmation est d'une vérité d'autant plus profonde que la puissance morale de la révolution, qui lui permit de tenir et de vaincre en ce décisif mois d'octobre de l'an II n'a rien d'abstrait : elle a pour base les intérêts vitaux des producteurs.

Le 7 novembre 1919, la révolution russe fêtait son II^e anniversaire et sa multiple victoire. Et le 8 novembre, à Budapest, sous les yeux des journalistes et des attachés militaires de tous les grands États « civilisés », la première charretée de communistes montait à l'échafaud... Vaincre, c'est vivre.

Kiev, 20 octobre 1922.

(1) Exécutif du Soviet.